

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Un ouvrage très apologétique
Marie Gérin-Lajoie de Hélène Pelletier-Baillargeon

André Renaud

Numéro 43, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39517ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, A. (1986). Compte rendu de [Un ouvrage très apologétique : *Marie Gérin-Lajoie* de Hélène Pelletier-Baillargeon]. *Lettres québécoises*, (43), 56–58.

Un ouvrage très apologétique

Marie Gérin-Lajoie

de Hélène Pelletier-Baillargeon

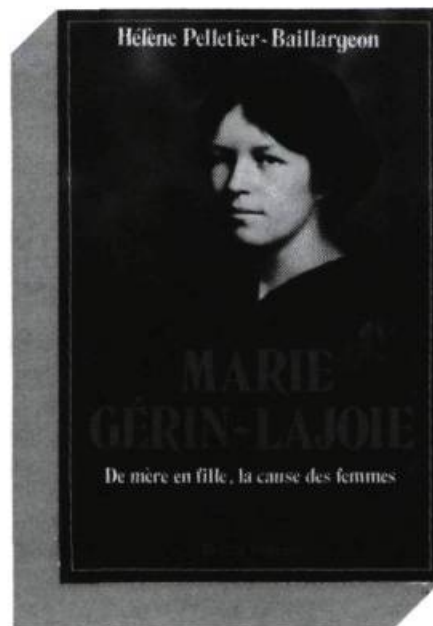
Son grand-père paternel s'appelle Antoine Gérin-Lajoie et c'est l'auteur du roman du terroir à deux volets qui est consacré à la vie impressionnante de Jean Rivard. Comme la plupart des oeuvres fictives du dix-neuvième siècle, ce roman est d'un ennui remarquable, cependant que pour l'historien et le sociologue, c'est un ouvrage important. Tel est, souvent, le paradoxe de la littérature québécoise. Sa grand-mère paternelle s'appelle Joséphine et c'est la fille du journaliste Étienne Parent. Son grand-père maternel, Alexandre Lacoste, a été juge en chef de la Cour provinciale, et sa grand-mère, Marie-Louise Globenski, de descendance polonaise, a écrit ses mémoires. Voilà les origines de cette Marie Gérin-Lajoie qui, en 1923, à l'âge de trente-trois ans, va devenir la Mère fondatrice de l'Institut Notre-Dame du Bon-Conseil.

Il n'y a pas que les grands-parents de cette femme qui retiennent l'attention pour le rôle qu'ils ont joué dans la société canadienne ou dans la vie de la future religieuse. Il y a la propre mère de Marie, qui porte le même prénom que sa fille, et qui se présente comme une personne à l'extraordinaire intelligence et à la détermination exceptionnelle. Il y a encore une religieuse et deux prêtres qui ont présidé en quelque sorte à la destinée intellectuelle et spirituelle de la jeune femme et qui auront joué dans sa vie un rôle de premier plan.

Mais il y a plus encore. Marie Gérin-Lajoie a eu la chance de naître dans une famille à l'aise et instruite et dans un milieu où l'éducation et l'émancipation faisaient partie, comme naturellement, de la vie. On connaît trop peu l'ambiance privilégiée dans laquelle ont été élevés, au Québec, ces enfants de la petite aristocratie ou de la bourgeoisie. Les historiens et les écrivains de fiction, cela s'entend, préfèrent puiser aux sources de la réalité majoritaire où se retrouvent surtout misère et pauvreté. Il y a d'ailleurs comme une gêne à parler des milieux favorisés, tant leur population est restreinte et, croit-on, leur train de vie scandaleux. Tel n'est pas toujours le cas et telle n'est pas, bien au contraire, la réalité dans laquelle semble avoir été élevée cette fille aux idées avant-gardistes.

Homme de droit et homme d'affaires, le père de Marie aura toute sa vie une conduite irréprochable et cherchera à donner à sa famille et, surtout, à ses enfants, ce qu'il y a de plus solide. C'est, comme on dit, un homme de devoir et il a sans doute eu sur sa fille, beaucoup plus par ses actes que par ses paroles, une influence certaine. Bref, Marie a vu le jour dans un univers favorable à l'émancipation de la personnalité: il y avait là de la culture et des lettres, de la curiosité et des convictions, une somme remarquable de connaissances et un désir avoué de jouer dans la société un rôle véritablement engagé. Il y avait également des personnalités fermes et singulières qui entendaient exprimer leurs aspirations et réaliser leurs projets. Marie Gérin-Lajoie fait partie, certes, de ces enfants privilégiés qui, en naissant, semblent trouver sur leur route tout ce qu'il faut pour mener une existence exceptionnelle. Il leur suffit de profiter de l'entourage. Mais il faut bien admettre ici que Marie a puisé dans ces ressources tout ce qu'elle y pouvait trouver de nécessaire à sa carrière et qu'elle a pris en elle-même ce qui lui a permis d'accomplir une oeuvre si personnelle.

Voici les principaux événements qui ont marqué la vie de cette femme. Marie Gérin-Lajoie est née à Montréal en 1890. Elle fait ses études primaires à l'Académie Saint-Urbain. En 1911, elle devient la première Canadienne française à obtenir un baccalauréat ès arts; c'est elle qui arrive première aux examens et qui, normalement, devrait toucher la bourse d'études réservée spécialement à la per-



sonne qui obtient cette première place. Mais à l'époque, ces personnes n'étaient que des hommes. Que faire? Dans la confusion où les laissait cette étrange éventualité, les dirigeants forcèrent tous les témoins au silence et octroyèrent la bourse au second qui, lui bien entendu, était un garçon.

Après trois années de vie mondaine, d'oeuvres sociales et d'études personnelles, Marie voyage en Europe avec une tante. Nous sommes en 1913. Elle rentre au pays, participe aux activités de la Société Saint-Jean-Baptiste, prend de plus en plus conscience des problèmes que pose aux démunis la vie des grandes villes. De 1917 à 1923 elle travaille à l'établissement d'une nouvelle communauté religieuse dont l'objectif serait l'éducation sociale des moins bien nantis. La communauté va assez rapidement essaimer, à Montréal et en province. Elle prend charge du secrétariat de la Fédération nationale de la Société Saint-Jean-Baptiste; elle s'occupe de colonies de vacances et ouvre des centres sociaux ou des écoles d'éducation familiale. En 1956, Marie abandonne la direction de sa communauté et se retire dans la première maison communautaire de la rue de La Roche. Elle meurt en 1971.

Voilà un beau sujet de biographie. Non pas uniquement parce que Marie Gérin-Lajoie a fondé une communauté religieuse, quoique cela soit parfois digne de mention. Mais pour deux autres raisons qui m'ont paru beaucoup plus importantes et qui donnent à cette vie de femme un caractère bien particulier. Il faut d'abord retenir que Marie Gérin-Lajoie a délibérément choisi le célibat avant d'opter pour la vie religieuse et qu'elle a compris que la carrière qu'elle choisissait ne pouvait être bien menée que si elle demeurait libre de toute responsabilité familiale. De nos jours, ce choix pourra passer pour banal, mais au début du siècle cela prenait une toute autre dimension. N'oublions pas qu'à cette époque-là la province de Québec demeurait sous la domination absolue du clergé et que le phénomène de l'urbanisation était très actif. Il se passait à Montréal et à Québec, à Montréal surtout, tout un ensemble de choses qui bouleversaient les anciennes valeurs et qui poussaient le haut clergé à mener toutes les nouvelles campagnes qui s'imposaient pour lui assurer la domination sur l'activité laïque.

Il est bien entendu que, malgré ces changements, la femme devait suivre sa vocation traditionnelle, prendre mari et se consacrer exclusivement à l'éducation de ses enfants. Autrement, il ne lui restait que la porte du couvent. Que Marie Gérin-Lajoie ait donné la priorité à l'engagement professionnel et à la carrière, qu'elle ait rejeté le mariage et la famille, cela nous paraît exemplaire pour l'époque.

Deuxièmement, on retiendra la vie de cette femme pour l'orientation encore unique qu'elle va donner à sa communauté religieuse. D'habitude, les religieuses se consacrent à Dieu et, pour vivre, elles s'adonnent à des oeuvres pies, comme les soins aux malades, l'enseignement des enfants et les services ménagers auprès des prêtres. Elles s'occupent assez peu de leur émancipation intellectuelle et, bien que l'on trouve parmi elles des femmes de tête, il y a là beaucoup de stupidité et une grande naïveté; on y fait souvent peu de différence entre l'innocence et l'ignorance. Il suffit qu'au sommet de la hiérarchie il y ait quelques lumières et ces communautés poursuivent leur carrière, parfois avec des succès qui ont été remarqués. Mais leur erreur fondamentale, c'est d'avoir souvent confondu foi et intelligence et confié à des esprits obtus l'éducation intellectuelle des enfants.

Voilà une erreur que Marie Gérin-Lajoie a voulu à tout prix éviter en donnant à sa communauté une orientation nettement sociologique et en exigeant de ses soeurs qu'elles se spécialisent et qu'elles aillent, toutes, à l'école moderne des sciences sociales. Il y a là de quoi exprimer son respect pour une telle initiative. Que la fondatrice et ses adeptes aient trouvé dans cette vie matière à sanctification personnelle nous paraît alors tout à fait personnel et, j'allais dire, secondaire. Je veux dire que c'est là une question privée où il n'y a matière à biographie que s'il y a un destin vraiment extraordinaire, comme celui de saint François d'Assise ou de sainte Catherine de Sienne. Mais c'est là une question délicate à laquelle l'auteur de cette biographie ne s'attaque pas.

Il y a eu, nous l'avons dit, dans la vie personnelle de Marie Gérin-Lajoie, des personnes imposantes et qui ont servi, chacune en son temps, de phare et de guide spirituel. Il convient d'en retenir quatre. Premièrement, il faut parler de la



Photo: Kéro

Hélène Pelletier-Baillargeon

mère de Marie. Femme instruite et lucide, consciente des problèmes de l'avancement de la femme dans la société. Marie Lacoste souhaitait certes voir sa fille prendre une place importante dans la société de Montréal, mais sans doute pas de la façon dont cela s'est réalisé. Marie Lacoste n'aimait pas beaucoup les communautés religieuses et elle abhorrait tout particulièrement les pensionnats. Aussi avait-elle bien pris soin d'en éloigner sa fille. Que Marie choisisse le célibat pour mener à bien ses entreprises sociales et pédagogiques, soit! Mais qu'elle se fasse elle-même religieuse et qu'elle fonde une communauté, cela ne pouvait que vexer une mère qui fondait d'ores et déjà les plus grands espoirs sur la femme laïque dans une société ouverte aux questions de liberté, d'égalité et d'émancipation. Les deux femmes se sont querellées, mais notre biographe reste très discrète sur cet incident. Qu'il nous suffise de savoir qu'elles se sont réconciliées, elles qui, dans le fond, avaient sans doute les mêmes ambitions de liberté et de justice sociale et qui se rejoignaient aux carrefours essentiels. N'est-il pas amusant de savoir qu'alors que la requête de la fille se trouvait à Rome, en faveur de la fondation d'une congrégation, la mère se rendait elle-même à Rome, en faveur du droit de vote pour les femmes?

En second lieu, il faut parler d'une autre femme qui a participé à l'éducation intellectuelle de Marie Gérin-Lajoie, alors que celle-ci faisait ses études. Il s'agit de Mère Sainte-Anne-Marie, une petite Québécoise fille de paysan et qui avait su atteindre aux plus hauts niveaux de l'intelligence et de la culture. Remarquable pour ses connaissances et pour son ouverture d'esprit, cette femme aurait été un des grands pédagogues de la nation. Sans doute faudrait-il lui consacrer un ouvrage singulier, à condition de dispo-

ser de la documentation et des témoignages nécessaires. Je ferais les mêmes remarques au sujet des deux directeurs spirituels de Marie Gérin-Lajoie, deux jésuites qui ont aidé la jeune femme à fonder sa communauté et qui ont dirigé sa vie intérieure: le Père Stanislas Loiseau d'abord et le Père Samuel Bellavance en second lieu.

Voilà pour la vie de cette femme qui sort de l'oubli grâce à l'important ouvrage que lui consacre la journaliste Hélène Pelletier-Baillargeon. Pour la qualité de sa documentation et l'organisation intelligente qu'elle fait de son matériau, l'auteure nous présente ici un travail d'une qualité remarquable. Elle a acquis de son personnage principal et de ses personnages secondaires une connaissance approfondie et pertinente: elle sait les voir tels qu'en eux-mêmes et les mettre face à face avec finesse. Elle sait également les mettre en perspective à leur époque, ce qui nous paraît essentiel dans un ouvrage de la sorte. Ce qui veut dire que Mme Pelletier-Baillargeon connaît bien les générations dont elle doit parler ici et cela constitue une des grandes qualités de son livre. Il faut dire qu'elle aime beaucoup son sujet, son personnage surtout; qu'elle a pour les causes de Marie une grande admiration et que ce sentiment, qui remplit tout le livre, confère à l'ensemble un ton carrément apologétique dont l'auteure, j'en suis à peu près certain, ne chercherait même pas à nier l'existence. Peut-être est-ce de propos délibéré? Parfois on souhaiterait un plus grand recul. On est un peu plus sévère sur certaines faiblesses de style qui font que parlant beaucoup du Bon Dieu, de la religion et du clergé, par nécessité, l'auteure ne sait pas toujours éviter le style bondieusard dont la phrase suivante est un exemple: «En moins de temps qu'il n'en faut pour réciter un rosaire, Mère Sainte-Anne-Marie a passé sa commande chez un marbrier italien de Montréal». On dirait que la matière même du livre, que le culte de l'auteure pour son personnage inspirent ce genre de phrases onctueuses et anachroniques. Mais cela n'enlève en rien à la valeur fondamentale de l'ouvrage que nous propose ici Hélène Pelletier-Baillargeon. Aux plans de la recherche, de la structure et de l'analyse, c'est un travail majeur et exemplaire. □

Hélène Pelletier-Baillargeon, *Marie Gérin-Lajoie, de mère en fille, la cause des femmes*, Montréal, Boréal Express, 1985, 382 pages.

Chantal Théry

L'incertitude si troublante du sujet

Femmes imaginaires

de Mieke Bal

**(L'Ancien Testament au risque
d'une narratologie critique)**

Ce livre est destiné à ceux qui ne croient ni en l'autorité d'une quelconque discipline, ni en la vérité définitive, ou en une idéologie au singulier. M.B.

L'art de l'analyse doit être de suspendre les certitudes du sujet jusqu'à ce que se consomment les derniers mirages. Lacan

L'influence considérable de la Bible dans notre monde culturel contemporain, la prétention d'intouchabilité de cet architecte canonisé et enveloppé dans ses lectures hégémoniques, la fiction longtemps entretenue que ce «patchwork de fragments: de contes populaires, de récits historiques imprégnés de mythologie, de textes de loi, de fables et de poèmes» était moins le résultat d'un travail collectif qu'un texte unifié dicté par Jahweh, ont motivé la démarche critique de Mieke Bal¹, son intention de rouvrir les «brèches» de ce discours d'autorité, comblées aujourd'hui encore par l'archilecture et la poussière moralisante des mythes. Mieke Bal part du principe que dans leur mise en place d'une idéologie, ces textes ont tenté de refouler des traces d'autres possibilités, qu'en s'écrivant, en construisant des mythes, des brèches vers une latence, une autre histoire en conflit avec l'idéologie dominante, ont dû être colmatées... Lasse «des résultats assez

attristants des recherches sur les sources de l'oppression», Mieke Bal prend ouvertement le parti d'un féminisme efficace et sans grief en choisissant de repérer dans ces textes marqués par une société judaïque foncièrement misogyne «les traces d'une problématisation de la priorité et de la domination de l'homme», de déconstruire les mythes unifiés qui usent de la femme pour discriminer les femmes. L'auteure écrit sans ambage que «les mythes sont puissants et socialement nuisibles», que mythification et refoulement sont synonymes et qu'une narratologie véritablement critique, dûment épaulée par la psychanalyse, se doit de les dénoncer, de les expliquer, de les réfuter, de doter enfin les études littéraires d'une sémiotique de la lecture... détonnante, socialement efficace.